LE COLONEL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

DE MM. EUGÈNE SCRIBE ET G. DELAVIGNE,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Gymnase dramatique, le 29 janvier 1821.

PRIX : 1 FR. 50 C.

BIBLIOTECA NAZIONALE

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin des Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1821.

BIBLIOTECA NAZIONALE

12668

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE GONDREVILLE....	M. DORMEUIL.
Mme DE GONDREVILLE, sa femme.....	Mme GREVEDON.
ÉLISE DE LUSSAN, cousine de Mad. de Gondreville.	Mme PÉRIN. / Mlle ESTHER.
ADOLPHE, capitaine au 12e régiment de hussards....	M. GONTIER.
LE QUARTIER-MAITRE.	M. PREVENCHERES.
PLUSIEURS OFFICIERS du même régiment.	
CADET, garçon de l'auberge.	Mlle FITZELIER.

La scène se passe à Joigny, dans une auberge ; le théâtre représente une salle commune aux voyageurs ; porte au fond, deux latérales, sur l'une est écrit n° 3, sur l'autre, n° 4.

LE COLONEL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une salle d'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONDREVILLE, *debout, en habit de voyage, lit une lettre.* ADOLPHE, *assis près d'une table, arrange une boîte de pistolets.*

CONDREVILLE *lisant.*

« Rendez-vous sur-le-champ à Paris, et dans le plus « grand secret..... quelque chose s'y prépare..... « votre présence y est necessaire.....» Ma foi, j'en crois M. le maréchal, et j'obéis à cet avis.

ADOLPHE.

Holà! quelqu'un!.... Ils ont établi ici à la fois l'auberge et la poste, et, à cela près qu'il n'y a jamais de chevaux à l'écurie, ni de domestiques à la cuisine, c'est la maison la mieux servie de toute la ville de Joigny..... On a beau sonner!!...

CONDREVILLE *froidement.*

Il faut croire, monsieur, qu'on ne vous a point entendu!

ADOLPHE.

Voilà plus de deux minutes que j'appelle..... André!.....

CONDREVILLE.

Moi, monsieur, voilà plus d'une demi-heure; j'ai pris le parti d'attendre, et je vous conseille d'en faire autant.

ADOLPHE.

Parbleu, Monsieur, vous êtes du plus beau sang-froid; à votre place j'aurais déjà tout brisé. André! les filles! les garçons!

(*Il sonne de nouveau.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CADET *portant une valise avec une adresse.*

CADET.

Eh bien, nous voilà; qu'est-ce que vous voulez?

ADOLPHE.

Ce que je veux!

CADET.

Pardi! sûrement; il faut bien que je sache ce que vous voulez pour que je vous le donne.

ADOLPHE.

Ah! ce que je veux..... ma foi, je n'en sais plus rien. Tu m'as si long-temps fait sonner que j'ai oublié.... mais parle à Monsieur, qui est plus pressé.

CADET *à Gondreville.*

Voici d'abord votre valise; je crois que c'est bien la vôtre (*Lisant.*) *A M. Lebrun, à Paris.*

ADOLPHE *à part.*

Monsieur Lebrun! je ne le connais pas.

GONDREVILLE.

C'est bien! y a-t-il ici des lettres adressées à monsieur Leblanc, poste restante?

CADET.

Non, Monsieur, aucune.

GONDREVILLE *froidement.*

Ah ! en ce cas reportez cette valise dans ma voiture, et donnez-moi des chevaux.

CADET.

Comment, Monsieur, à peine arrivé, vous repartez.... Il paraît que Monsieur est pressé.

GONDREVILLE.

Probablement.

CADET.

C'est que, voyez-vous, la poste de Joigny est sans contredit la mieux montée en chevaux de toute la route..... mais

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

En c' moment ils font, par malheur,
Le service sur la rivière ;
N's avons des bateaux à vapeur
Qui restent souvent en arrière.
L' coch' d'Auxerr' les passe toujours,
Et pour êtr' plus solid's au poste,
Ils se sont vus, depuis quelq' jours,
Obligés de prendre la poste.

ADOLPHE.

Là..... qu'est-ce que je disais !

CADET.

Et vous serez peut-être obligé d'attendre une petite heure !

GONDREVILLE.

Une heure !.... C'est bon ! qu'on me donne une chambre..... J'attendrai !

CADET *montrant l'appartement à gauche.*

Oui, Monsieur, nous avons là le n°. 4.... (*Il sort.*)

ADOLPHE.

Ah le pauvre homme !... (*Allant à lui.*) Monsieur Le-

brun, ou monsieur Leblanc je ne sais pas lequel des deux noms, je m'intéresse à vous, et si vous êtes pressé, si vous avez des affaires, ne vous y fiez pas.... Quand il vous dit une heure, c'est quatre heures..... Je connais la maison.... Depuis un mois que je suis ici en garnison, et que je loge dans cette maudite auberge, où je suis forcé de rester pour des raisons particulières.... Vous saurez que c'est la seule auberge de Joigny où l'on fasse crédit aux officiers.

GONDREVILLE.

En effet le douzième de hussards doit être caserné dans cette ville..... Un beau régiment!

ADOLPHE.

Il paraît que Monsieur a servi.... entre militaires, entre camarades on agit sans façon.... Quelques affaires sans doute vous attiraient dans cette ville.... J'y suis déjà un peu connu, reçu dans les meilleures maisons.... Je monte à cheval avec le sous-préfet. Je suis assez lié avec le receveur, à qui je gagne son argent.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je suis au mieux, et je m'en vante,
Avec le procureur du roi,
Et tous les soirs la présidente
Fait de la musique avec moi :
Je fais faire mainte culbute
Sur mes genoux à son petit garçon,
Et son mari me persécute
Pour être parrain du second.

Et vous sentez qu'avec de pareilles protections.... Si je pouvais vous être utile, je vous prie de disposer de moi, Adolphe de Luceval, capitaine de hussards, qui sera enchanté de faire votre connaissance.

GONDREVILLE.

On ne peut être plus obligeant; mais pour la première fois que nous nous voyons.....

ADOLPHE.

Qu'importe..... moi, je n'ai rien de caché pour mes

amis. Au bout de cinq minutes on sait de suite ce que je suis, ce que je fais, ce que je veux faire....

AIR : *A soixante ans.*

Moi je suis franc, j'ai la tête légère ;
Mais j'ai bon cœur : tout Joigny le dira.
Quelqu'un me plaît, je lui dis sans mystère :
Soyons amis ; voulez-vous ? touchez là.
D'autres peut-être auraient plus de prudence ;
Mais ces gens-là me font pitié :
Les jours qu'on passe à lier connaissance
Sont des instans perdus pour l'amitié.

Je vois ce qui vous amène.... vous avez quelque réclamation... quelque solde arriérée ! vous êtes peut-être... et vous voulez de l'emploi dans notre régiment ! Vous ne pouviez pas mieux tomber ! Nous attendons incessamment un nouveau colonel, un tout jeune homme.... à ce qu'on dit, qui donne les plus belles espérances... et comme on prétend que dans ce moment il est très en faveur...

CONDREVILLE *souriant amèrement.*

Très en faveur !.... Je n'ai rien à démêler avec votre colonel.

ADOLPHE.

J'y suis ; ce nom sur votre valise, cet autre nom poste restante, c'est quelque intrigue amoureuse avec quelque dame de l'endroit... il y en a de fort jolies !.... Ah ça ! convenons de nos faits.... si nous allions nous rencontrer... mais vous pouvez être sûr que je respecterai... c'est comme si elle avait un sauf-conduit.

CONDREVILLE.

Non, Monsieur, je ne suis point amoureux.

ADOLPHE.

Tant pis !... Moi, Monsieur, je le suis comme un fou... il faut que je vous conte cela !... une jeune personne charmante que j'ai vue deux ou trois fois à Paris, tous les talents, toutes les grâces réunies ; mais sa tante (car il y a une tante dans mon histoire), cette tante m'a des-

servi auprès d'elle... et j'allais me justifier... lorsqu'un ordre du ministre a fait partir mon régiment pour cette garnison!... Voilà mon mariage manqué, ma justification impossible.... Je resterai toujours garçon, peut-être même, mauvais sujet... je vous demande s'il y a de ma faute, et si en pareil cas on ne doit pas rendre les ministres responsables.

GONDREVILLE *souriant.*

En effet, Monsieur, vous avez, je l'avoue, grand sujet de vous plaindre... mais tout en vous remerciant de vos offres obligeantes, permettez-moi de n'en pas profiter, et de me contenter seulement du plaisir que m'a procuré cette aimable rencontre.

(*Ils se saluent, et Gondreville entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE III.

ADOLPHE *seul.*

Eh bien! voyez-vous, c'est un sournois; impossible de lui arracher une parole... je n'aime pas ces gens-là: moi je parle de mon Elise à tout le monde; c'est si naturel!..

Air *de Téniers.*

Ainsi qu'aux jours de la chevalerie,
En tous lieux j'aime à publier
Que mon Élise est aimable et jolie,
Et que je suis son chevalier!
Aimant tout seul, je puis bien sans alarmes
A chacun dire mon secret;
Ah! que ne suis-je à l'instant plein de charmes
Où je serai forcé d'être discret!

Ah! si je pouvais retourner à Paris... obtenir seulement une permission de trois ou quatre jours, j'en resterais huit; on me mettrait un mois aux arrêts... mais c'est égal, je l'aurais vue... Eh! pourquoi pas?... ce nouveau colonel qui doit nous arriver d'un jour à l'autre... ce monsieur de Gondreville... on dit que c'est un jeune

homme aimable et galant... un luron d'ailleurs, qui dans nos dernières guerres enleva une redoute presqu'à lui tout seul, et qui se bat comme un diable... il est impossible que ce ne soit pas un bon enfant... il m'accordera sans peine... je vais y penser en déjeûnant. Eh, parbleu! je savais bien que je voulais quelque chose.... Holà! les garçons!... l'auberge... eh bien! corbleu, mon déjeûner; voilà un heure que je l'ai demandé!

SCÈNE IV.

ADOLPHE, CADET.

CADET.

Ah! çà, Monsieur, je puis vous assurer que c'est la première fois...

ADOLPHE.

La première fois! ne te l'ai-je pas encore demandé.... hier!... Allons, et qu'on me serve promptement... sinon, gare à tes oreilles!

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

CADET *seul.*

C'est ça! gare à tes oreilles.... gare à tes oreilles!.... ils n'ont pas d'autre refrain..... ça finit par me les échauffer à moi.... Avec ces maudits officiers, il n'y a pas de plaisir; ce n'est pas comme avec les autres voyageurs : ça me divertit de les faire attendre! c'est si amusant quand on se fâche, quand on s'impatiente, et je peux bien dire que je m'amuse joliment ici.... Allons, allons, encore une chaise de poste qui entre dans la cour!... il n'y avait pas déjà assez de monde comme ça... Par exemple, ceux-là ne risquent rien d'attendre; je vais commencer par servir mes officiers..... c'est que je tiens beaucoup à mes oreilles.

SCÈNE VI.

MADAME DE GONDREVILLE, ÉLISE.

Madame de GONDREVILLE, *à la cantonade.*

Eh bien! Monsieur.... le n° 3... comme vous voudrez.... Nous avons assez de peine pour avoir même une mauvaise chambre.

ÉLISE.

Oui, je m'aperçois que deux femmes seules en voyage ne se font pas obéir facilement.

Madame de GONDREVILLE.

Je t'en avais prévenue, ma chère Élise, mais tu as voulu te dévouer.

ÉLISE.

Pouvais-je te laisser partir seule, toi, ma compagne d'enfance, ma cousine et ma meilleure amie, lorsque tu vas, loin du monde et de Paris, rejoindre un époux malheureux, exilé! d'ailleurs depuis ton mariage je n'ai pas encore vu monsieur de Gondreville, il faut que tu me présentes à lui.... il s'ennuie dans sa solitude..... mais sois tranquille, nous voilà : nous lui ferons de la musique, des romans, de la tapisserie et de la politique, il se croira dans un salon de Paris. Mais, dis-moi, arrivons-nous bientôt? où sommes-nous?

Madame de GONDREVILLE.

Presqu'à moitié chemin..... à Joigny. Tu sais que M. de Gondreville, forcé de quitter Paris pour cette maudite affaire d'honneur, a été exilé à soixante lieues, et comme nous avons en Bourgogne une terre à peu près à cette distance....

ÉLISE.

Soixante lieues!

Madame de GONDREVILLE.

Ah! je conçois... te voilà bien loin de Paris.... de tes

adorateurs.... de M. Adolphe; car, tu as beau dire, il t'occupait un peu.

ÉLISE.

M. Adolphe.... non.... je conviens que d'abord il m'amusait, et c'est beaucoup.. . surtout chez ma tante, madame de Lussan, la maison de tout le Marais où peut-être on s'amuse le moins; mais ma tante, mes amis m'ont dit tant de mal de M. Adolphe que je ne m'occupe plus de lui... je crois même que je l'ai oublié, et moi d'abord, si jamais je me marie, je ne veux choisir qu'un homme raisonnable..... si c'est possible.

Madame de CONDREVILLE.

A la bonne heure... nous ne risquons rien de chercher: nous sommes en route.... Mais je ne m'aperçois pas qu'on vous serve....

ÉLISE.

Attends; je vais sonner. *(Elle va à la table et sonne plusieurs fois.)*

Madame de CONDREVILLE.

C'est étonnant comme on arrive!

ÉLISE.

Et le plus agréable, c'est qu'il en est ainsi dans toutes les auberges... et partout cependant nous payons double....

Madame de CONDREVILLE.

Oui... c'est toi qui tiens la bourse, et il me semble que tu y vas un peu lestement.

ÉLISE.

Nous n'en allons pas plus vite : jusqu'aux postillons qui s'endorment sur leurs chevaux! ils ont tous l'air de dire : Ce sont des femmes, il n'y a pas besoin de se presser.... et moi j'ai beau leur répéter avec cette voix que M. Adolphe trouvait si douce : « Postillon, mon cher ami, je vous prie de me faire l'amitié d'aller un

peu plus vite, » ils n'en donnent pas un coup de fouet de plus.

Madame de GONDREVILLE.

Ah ! si mon mari était avec nous !

ÉLISE.

Sans doute, il faudrait se fâcher, se mettre en colère... Les hommes s'en acquittent si bien et si aisément! Mais nous, nous n'arriverons jamais!

Madame de GONDREVILLE.

Je m'en doutais bien, et à notre départ j'ai été presque tentée de te faire une proposition ; c'était de t'habiller en homme, et de me servir de chevalier.

ÉLISE.

Moi!.. ton chevalier!.. c'eût été délicieux! Eh! mais il en est encore temps. Nous sommes à peine à moitié route. Cela ira à merveille, et nous allons faire le voyage le plus gai, et le plus amusant... Rien que l'habit militaire suffit pour imposer... Son influence fait accourir les garçons, avancer les postillons, et diminuer le mémoire de l'aubergiste.

Madame de GONDREVILLE.

Cela ne fera pas mal; car nous n'avons, je crois, qu'une quinzaine de louis.

ÉLISE *tirant une bourse de son sac.*

Douze! mais c'est assez pour faire trente lieues, surtout grâces au privilége économique de l'uniforme... Tu verras...

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

N'avons-nous pas cet habit militaire
Que nous portions à ton jeune cousin.
Il a seize ans; j'ai sa taille, et j'espère
Le remplacer....

Madame de GONDREVILLE.

Quoi! c'est là ton dessein?
Vaillant héros! je crains au fond de l'âme
De te voir bientôt m'oublier :
Chaque guerrier va te choisir pour dame ;
Chaque dame pour chevalier.

ÉLISE.

Cela ira à merveille!

Madame de GONDREVILLE.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Dépêchons-nous! ah! quel plaisir!

ÉLISE.

Dans un instant je serai prête.

Madame de GONDREVILLE.

Surtout ne vas pas te trahir.

ÉLISE.

Sois tranquille, j'ai de la tête.

Madame de GONDREVILLE.

Prendras-tu bien le ton du jour?

ÉLISE.

J'ai de l'esprit, tu peux m'en croire.

Madame de GONDREVILLE.

Sais-tu comment on fait la cour?

ÉLISE.

Ne crains rien, j'ai de la mémoire.

Walse *du Sultan du Havre.*

Allons, allons, pour t'obliger
Je deviens militaire,
Et si tu cours quelque danger,
Je veux te protéger.
En me voyant chacun dira, j'espère,
Que les combats pour moi ne sont qu'un jeu!
Je vais parler de siéges et de guerre;
Même je crois que je dirai... *morbleu!*

Madame de GONDREVILLE *parlant.*

Tu crois que tu diras morbleu!

ÉLISE *parlant.*

Je le dirai très-bien. Et même (*Faisant signe de mettre des moustaches.*) tu verras....

ENSEMBLE.

Allons, allons, pour t'obliger, etc. etc. etc.

(*Elle sort, et entre dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE VII.

Madame de GONDREVILLE, *puis* ADOLPHE.

Madame de GONDREVILLE.

Cette chère Elise!... Combien elle mérite toute mon amitié !. Combien je désire la voir heureuse! et quel dommage si elle se fût attachée à ce mauvais sujet.

ADOLPHE *sortant de la chambre en fredonnant*

Oui, c'en est fait! je me marie;
Je veux vivre comme un Caton....

Diable! une jolie femme.... que je n'avais pas encore aperçue.... (*Ils se saluent.*) Madame.... attend peut-être ses gens ou quelqu'un de l'auberge?

Madame de GONDREVILLE.

Oui, Monsieur, nous avions demandé....

ADOLPHE.

Ils ne vous le donneront pas, Madame, vous pouvez en être sûre... et si j'osais vous offrir mes services...

Madame de GONDREVILLE.

Vous êtes mille fois trop bon... Il ne nous faut que des chevaux, et nous repartons à l'instant.

ADOLPHE.

Il vous faut des chevaux !... Ah que c'est heureux !... (pour moi du moins...) Il n'y en a pas ; Madame, un voyageur... un militaire vient d'en demander, et il est obligé d'attendre. Je sais que cette auberge n'est pas fort agréable... Mais une heure est bientôt passée.... D'ailleurs Joigny n'est pas une ville à dédaigner.

Air *de Catel.*

La ville est bien, l'air est très-pur ;
Chaque aubergiste est très-honnête,
Pourvu que chez lui l'on s'arrête :
Le vin peut-être est un peu sur ;
Mais jamais ne porte à la tête..

(*Lui montrant la croisée.*)

Vous voyez l'Yonne d'ici ;
Car par un soin bien salutaire,
A côté du vin de Joigny
Le ciel a placé la riviere.

Nous avons un pont élégant ;
Nous avons une cathédrale,
Une garde nationale,
Un athénée, un président ;
On se croit dans la capitale.

Madame de GONDREVILLE *souriant.*

Oui, tout ce qu'on voit à Joigny
Est digne enfin de notre hommage.

ADOLPHE *la regardant.*

Mais ce qu'on y voit aujourd'hui
Mériterait seul le voyage.

Les rues, il est vrai, sont étroites, tortueuses, difficiles à gravir ; mais avec un bras... et je serai si heureux de pouvoir offrir le mien à Madame.

Madame de GONDREVILLE.

En vérité, Monsieur, vous avez un fonds d'obligeance!

ADOLPHE.

Bien naturel sans doute... Je suis militaire en garni-

son dans cette ville, et comme tel je suis obligé d'en faire les honneurs... Je suis bien indiscret peut-être, n'ayant pas le bonheur de vous connaître; mais c'est là un de mes grands défauts... Je n'ai jamais pu me décider à regarder une jolie femme comme une étrangère.

Madame de GONDREVILLE.

En conscience, il n'y a pas moyen de se fâcher.

ADOLPHE.

Et puis, il est si rare de rencontrer dans cette ville une tournure distinguée..... une physionomie parisienne; car Madame arrive de Paris, j'en suis sûr.... Et moi j'adore tout ce qui vient de Paris.

Madame de GONDREVILLE *souriant.*

Eh! mon Dieu! prenez garde... Il ne tiendrait qu'à moi de prendre cela pour une déclaration.

ADOLPHE.

Eh bien! quand il serait vrai, vous êtes trop juste pour m'en faire un crime. Il est de ces rencontres, de ces fatalités où il n'y a de la faute de personne.

Madame de GONDREVILLE.

Allons, nous voilà en conversation réglée.

ADOLPHE.

Et vous n'êtes pas plus coupable de me paraître charmante que je ne le suis moi de vous le dire...

Madame de GONDREVILLE.

Air *du Pot de fleurs.*

C'est effrayant!... quelle flamme subite!

ADOLPHE.

Chez moi l'amour vient à grands pas.

Madame de GONDREVILLE.

Il doit alors partir encor plus vite.

ADOLPHE.

Non ; vous ne me connaissez pas.
En trahison le siècle abonde ;
Je l'avoûrai, j'en suis honteux pour lui,
On n'est fidèle à personne aujourd'hui ;
Moi je le suis à tout le monde.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISE *en uniforme très-élégant.* ADOLPHE *est très-près de madame de* GONDREVILLE.

ELISE *dans le fond.*

Il me semble que je fais bien d'arriver.

Madame de GONDREVILLE *l'apercevant.*

Eh! venez donc, mon ami. (*Le présentant à Adolphe.*) C'est mon mari, Monsieur, que je vous présente... et devant qui vous pouvez continuer la conversation.

ADOLPHE *à part, en détournant la tête.*

Ah! il y a un mari; diable! (*S'avançant pour saluer Elise.*) Monsieur... (*La regardant.*) En croirai-je mes yeux!

ELISE *de même, bas à Madame de Gondreville.*

C'est lui, c'est Adolphe!...

ADOLPHE *avec émotion.*

J'avoue, Monsieur, que votre vue me cause une surprise... (*Mettant la main sur son cœur.*) Il y a peu de ressemblance aussi frappante... une demoiselle charmante que j'ai eu le bonheur de rencontrer (deux fois seulement, il est vrai) chez madame de Lussan...

Madame de GONDREVILLE

C'est sans doute mademoiselle Elise que vous voulez dire.

ADOLPHE.

Elise! vous la connaissez?

Madame de GONDREVILLE *faisant signe à Elise.*

C'est la sœur de mon mari!

ELISE *hésitant.*

Oui, Monsieur... c'est ma sœur!

ADOLPHE.

Votre sœur!.. il serait vrai!... ah, Madame! ah, Monsieur! combien j'ai d'excuses à vous faire!.. Vous êtes parens de madame de Lussan... femme respectable, qui daignait m'honorer d'une estime particulière..... la société la plus aimable, la plus amusante... j'y allais presque tous les jours... et je serais trop heureux de pouvoir m'acquitter envers vous de tout ce que je lui dois... Quand vous êtes arrivé je faisais à Madame des offres de service... mais ne puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler, et quel est le nom de votre mari?

Madame de GONDREVILLE.

M. de Gondreville.

ADOLPHE.

Comment! il serait possible! M. de Gondreville qui a servi en Allemagne?

Madame de GONDREVILLE.

Oui, Monsieur.

ADOLPHE.

Qui a eu dernièrement une affaire d'honneur, et qui a été exilé dans ses terres?

Madame de GONDREVILLE.

Oui, Monsieur.

ADOLPHE.

Enfin qui vient d'être rappelé à la cour, et nommé colonel?

Madame de GONDREVILLE.

Que dites-vous! mon mari rappelé à la cour, et nommé colonel!

ADOLPHE.

Comment! vous ne le saviez pas encore? (*Donnant à Elise une poignée de main.*) Colonel, que je sois le premier à vous faire mon compliment. Le courrier qui nous l'a annoncé hier nous avait bien dit que vous étiez loin de vous en douter... Aussi nous ne vous attendions que dans deux ou trois jours. Mais vous voilà; nous sommes trop heureux! Je cours répandre cette bonne nouvelle.

ÉLISE.

Comment, Monsieur, que signifie...

ADOLPHE.

Que votre régiment est ici, le 12e de hussards en garnison à Joigny; un régiment superbe, toutes vieilles moustaches; car tout le monde n'a pas le même bonheur que vous, colonel; à peine entré dans la carrière, vous êtes déjà vieux par vos exploits.

ÉLISE.

Monsieur.

ADOLPHE.

On nous disait bien que notre colonel était un jeune homme.

Air de *la Robe et les Bottes.*

A dix-huit ans forteresse et redoute,
Tout lui cédait, tout recevait ses lois;
Même on disait..... Madame nous écoute,
Et je tairai d'autres exploits.
Tant de jeunesse et tant de renommée
Ont droit pourtant de m'étonner ici.

Madame de GONDREVILLE.

Oui, j'en conviens, toute l'armée
Ne compte pas deux guerriers tels que lui.

ADOLPHE.

D'honneur, vous serez content : la ville est excellente, et le régiment y est très-bien vu : tous les soirs notre musique fait danser les dames... je suis sûr que cela ne vous déplaira pas, parce qu'en garnison il faut bien ... vous comprenez... Tous les matins de grandes manœuvres de cavalerie, qui font l'admiration de tous les bourgeois de Pont-sur-Yonne, et de Villeneuve-la-Guyard... car on vient nous voir de dix lieues à la ronde... mais aujourd'hui nous allons nous distinguer, et je cours faire sonner le boute-selle.

ÉLISE.

Mais, Monsieur...

ADOLPHE.

Je comprends; vous n'avez pas vos chevaux; je serai trop heureux de vous offrir un des miens.... j'ai un alezan superbe.... un peu vif, qui l'autre jour m'a jeté par terre; mais c'était une distraction, et en vous tenant en selle vous ne risquez rien.

ÉLISE.

Monsieur, je vous remercie infiniment.... mais.... j'aurais un mot à dire à ma femme.

ADOLPHE *se retirant.*

Comment donc, colonel!

ÉLISE *bas à Madame de Gondreville.*

Je te préviens que je ne veux pas rester plus longtemps colonel, et surtout d'un régiment comme celui-là; je n'ai pas envie de commander des manœuvres de cavalerie, et je ne puis cependant pas lui déclarer maintenant qui je suis.

Madame de GONDREVILLE.

Je t'en supplie, conserve encore le commandement; ce ne sera pas long... un quart d'heure tout au plus... je vais m'informer... et à quelque prix que ce soit retenir des chevaux.... je suis d'une joie, d'un ravissement!

Mon mari colonel! il me tarde d'être parti pour aller lui annoncer les bonnes nouvelles que je viens d'apprendre.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ÉLISE, ADOLPHE.

ÉLISE.

Eh bien! elle me laisse là en tête-à-tête.

ADOLPHE.

Comment! c'est là le frère d'Élise! je ne trouverai jamais une plus belle occasion de me mettre bien avec la famille.... On dit que le colonel est un peu mauvais sujet.... il est impossible que nous ne finissions pas par nous entendre... Je vous fais compliment, commandant, vous avez là une femme charmante, et vous avez l'air de l'aimer passionnément.

ÉLISE.

Passionnément.... non ... vous ne me connaissez pas.

ADOLPHE *souriant.*

Si vraiment.... je comprends bien. *(A part.)* On avait raison; c'est un luron.

Air du *Ménage de Garçon.*

Dans notre état jamais de gêne;
Tous les maris, partout ailleurs,
De l'hymen connaissent les chaînes;
Nous n'en avons que les douceurs.
En prenant femme un militaire
A le double agrément, dit-on,
De n'être plus célibataire,
Et de vivre comme un garçon.

ÉLISE *étonnée.*

Comment, Monsieur!

ADOLPHE.

Oui, cela n'empêche pas de rendre justice au mérite quand il se rencontre : chaque genre de beauté a le sien.... moi je ne suis pas exclusif....

ÉLISE.

Oui, je vois que vous n'y mettez pas d'esprit de parti, que tout le monde a droit à vos hommages, et que Monsieur devient aisément amoureux.

ADOLPHE.

Mais comme vous, colonel, peu et souvent : je crois que c'est le meilleur régime.

ADOLPHE.

Air *de la Tancrède.*

Bien ! bien ! il est ravi :
J'espère
Lui plaire ;
Oui, j'espère aujourd'hui
M'en faire un ami.

ÉLISE.

Quoi ! chaque belle ?...

ADOLPHE.

A des droits à mes vœux ;
Je suis près d'elle
Brûlé des plus beaux feux.

ÉLISE.

A qui vous écoute
Vous le dites.

ADOLPHE.

Sans doute.
Vous le savez bien :
On le dit....

ÉLISE.

Hé bien ?

ADOLPHE.

Et l'on n'en pense rien.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Bon ! bon ! il est ravi :
J'espère
Lui plaire ;
Oui, j'espère aujourd'hui
M'en faire un ami.

ÉLISE.

Oui, c'est indigne à lui...
Dieux ! quel caractère !
Pour jamais aujourd'hui
Je renonce à lui.

ADOLPHE.

Lorsque je gagne
Le jeu me plaît beaucoup,
Et le Champagne
Est assez de mon goût :
Mais à bien boire
Je ne mets point ma gloire :
Si je bois
Par fois,
C'est à mes amours....
Et j'aime tous les jours.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Bon ! bon ! il est ravi : etc.

ÉLISE.

Oui, c'est indigne à lui ! etc.

ÉLISE.

Mais, dites-moi, Monsieur, si votre exemple devenait contagieux, si les femmes voulaient imiter cette légèreté dont vous vous faites gloire, et changer à leur tour ?

ADOLPHE.

Ah ! colonel ! des femmes, c'est bien différent.

ÉLISE.

Ainsi, Monsieur, vous faites des lois pour vous seul.

ADOLPHE.

Je les fais pour vous comme pour moi ; qu'est-ce qu'il a donc le colonel ?... Je vois que vous êtes fâché, parce que vous croyez que j'ai fait la cour à votre femme... hé bien ! vous avez tort, et si j'osais je vous ferais un aveu... c'est que ça va me nuire dans votre esprit, et

peut-être me faire perdre l'estime que vous avez déjà pour moi.

ÉLISE.

Rassurez-vous, Monsieur. mon opinion sur vous est fixée, et rien désormais ne pourrait m'en faire changer.

ADOLPHE.

Ma foi, alors je ne risque rien... Eh bien ! colonel, je vous avoue que je suis amoureux, amoureux à en perdre la tête !... Je sais ce que vous allez me dire, que cela ne convient pas à un militaire, que cela peut nuire à ses devoirs, à son avancement; ce n'est rien encore, et quand vous saurez quelle est la personne, vous vous fâcherez peut-être... mais, voyez-vous, moi, il m'est impossible ne rien cacher, et puisqu'il faut vous le dire, celle que j'adore c'est votre sœur.

ÉLISE.

Comment, Monsieur !

ADOLPHE.

Oh ! j'étais bien sûr qué cela vous fâcherait.

ÉLISE.

Non, Monsieur, non, je ne me fâche pas; je ne peux pas vous empêcher d'aimer ma sœur,

ADOLPHE.

Ah ! c'est tout ce que je vous demande.

ÉLISE.

Comment! est-ce que vous croyez que de son côté....

ADOLPHE.

Élise, du tout, au contraire je suis sûr que je lui ai déplu; je l'ai lu dans ses yeux, et j'en ai été enchanté. J'avais trop bonne opinion de son jugement et de sa raison pour croire qu'un étourdi pût lui plaire; mais enfin un étourdi peut devenir un homme de mérite, et c'est en vous, colonel, que je mets tout mon espoir;

dites seulement à votre sœur de prendre patience, et d'attendre la première bataille : je ne lui en demande pas davantage.

Air de *Préville et Taconnet.*

En prononçant le nom d'Élise
Tous deux gaîment nous chargeons l'enuemi :
Il est battu, la ville est prise,
Et je suis blessé, Dieu merci !
Qu'une blessure rend aimable !
Quel intérêt je lui vais inspirer !
Un bras de moins, je peux tout espérer !
Eh ! qui sait même, un boulet favorable
Peut m'emporter, et me faire adorer.

ÉLISE *à part.*

Allons, il a du bon, et l'on aurait eu tort de le condamner sur les apparences. (*Haut.*) Monsieur Adolphe, je vous avais mal jugé, et pour m'en punir, je crois que je parlerai pour vous.

ADOLPHE *la serrant dans ses bras.*

Ah ! mon colonel !

ÉLISE.

Un instant, il n'est pas nécessaire...

ADOLPHE.

Vous n'aurez pas dans tout le régiment d'officier plus dévoué ; vous me verrez toujours à vos côtés, je ne vous quitte plus, ni le jour, ni.... A propos, il faut que je vous mette un peu au fait : on craignait au régiment que vous ne fussiez un peu sévère.... un peu rigide.... et pour votre arrivée (ça, colonel, c'est un conseil que je me permets de vous donner, et vous en ferez ce que vous voudrez) il me semble que si vous donniez un petit déjeûner à l'état-major, cela produirait le meilleur effet.

ÉLISE.

Mais je vous avoue....

ADOLPHE.

Vous êtes de mon avis ; j'en étais sûr. (*Appelant.*)

Hola! quelqu'un..... le garçon.... Soyez tranquille, je me mêlerai d'arranger tout cela.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CADET.

ADOLPHE.

Un déjeûner pour vingt personnes; tout ce qu'il y aura de plus délicat dans toute la ville de Joigny; enfin qu'on n'épargne rien. *(A Elise.)* Vous sentez comme moi que quand on fait les choses.... Vingt personnes, entends-tu, et le plus bel appartement.

CADET.

Soyez tranquille; nous avons le salon de cent couverts; en vous serrant un peu, il est impossible que vous n'y teniez pas à l'aise.

ÉLISE *tirant sa bourse.*

Oui; mais, du train dont vous y allez, je ne sais pas même si j'ai là....

ADOLPHE *prenant la bourse, et la jetant à Cadet.*

C'est égal; c'est un à-compte; et si ce n'est pas assez, la parole du colonel suffit. *(A Élise.)* Ce que j'ai fait est dans vos intérêts. Je cours prévenir tout l'état-major, faire moi-même vos invitations, et dans un moment nous viendrons en corps vous présenter nos hommages.

Air du vaudeville des *Gascons.*

Ah! quel plaisir! dans un moment
A table.
Quel désordre aimable!
Ah! quel plaisir! rien n'est charmant
Comme un repas de régiment.
Vous allez voir chacun des nôtres
Boire gaîment à ses exploits;
Et vous devez, d'après nos lois,
Boire trois fois plus que les autres.

ENSEMBLE.

ÉLISE.

Le beau plaisir! dans un moment
A table!
Quel désordre aimable!
Pour une femme, il est charmant
De traiter tout un régiment.

ADOLPHE.

Ah! quel plaisir! dans un moment
A table!
Quel désordre aimable!
Ah! quel plaisir! rien n'est charmant
Comme un repas de régiment!

(*Il sort avec Cadet.*)

SCÈNE XI.

ELISE, puis Madame de GONDREVILLE.

ELISE.

En vérité, je ne sais plus où j'en suis : c'est un feu... une vivacité... à peine si l'on a le temps de se reconnaître...

Madame de GONDREVILLE.

Ah! te voilà. Il vient d'arriver des chevaux; ils étaient retenus par un voyageur qui attend depuis une heure; mais j'ai promis un louis au postillon, et il va atteler... Payons vite, et partons.

ELISE.

Payer... payer... je n'ai plus d'argent.

Madame de GONDREVILLE.

Comment, tu n'as plus d'argent?

ELISE.

Eh! mon Dieu non! puisque je donne à déjeûner à l'état-major de mon régiment, c'est-à-dire, ton régiment, car je n'y tiens pas du tout.

Madame de GONDREVILLE.

Comment, tu vas donner un déjeûner quand nous n'avons que ce qu'il nous faut pour faire notre route.

ELISE.

Mais ce n'est pas ma faute... c'est M. Adolphe qui a commandé, qui a payé... avec notre bourse... Je ne sais comment cela s'est fait... mais il n'y a qu'un moyen; c'est de tout déclarer à l'aubergiste, de lui emprunter de l'argent, et de partir.

Madame de GONDREVILLE.

Y penses-tu ? cet homme qui ne nous connaît pas... voudra-t-il nous croire sur parole! d'ailleurs ce mystère, ce déguisement! pour qui nous prendra-t-il? Il vaut encore mieux se confier à M. Adolphe.

ELISE.

C'est impossible... après ce qui vient d'arriver... Je ne te cache pas qu'il ne m'a parlé que de son amour, qu'il m'a fait une déclaration.

Madame de GONDREVILLE.

Eh bien! il m'en a fait une aussi.

ELISE.

Oui; mais moi c'est bien différent, je ne me suis pas fâchée... j'ai même promis de le servir... Il le fallait bien sous ce maudit habit? Juge donc un peu quelle situation était la mienne.

Air de *Turenne.*

Il me vantait mes charmes à moi-même,
Et je ne pouvais pas rougir;
Il me disait : C'est Élise que j'aime,
Et j'écoutais pour ne pas nous trahir.
Il m'engageait enfin à lui promettre
D'aimer aussi.... J'ai dû m'y résigner.

Madame de GONDREVILLE.

Voyez pourtant où peut mener
La crainte de se compromettre!

Eh ! mon dieu, quel est ce bruit ?

ELISE.

Ce sont mes invitations qui arrivent.... Aide-moi au moins à faire les honneurs.... Une femme de colonel.... Tu es bien heureuse toi, tu es dans ton rôle.

Madame DE GONDREVILLE.

Mais, regarde donc toi-même comme je suis,... en habit de voyage....

ÉLISE.

Bah ! ce ne sera rien.... en arrangeant un peu tes cheveux.

Madame DE GONDREVILLE.

Et toi, ton épaulette qui n'est seulement point passée.

ÉLISE.

Ah ! c'est que je n'ai jamais pu en venir à bout.... Dépêche-toi donc. (*Elise arrange les cheveux de madame de Gondreville pendant que celle-ci rattache son épaulette*).

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE ET TROIS OFFICIERS *dans le fond et s'arrêtant.*

ELISE *les apercevant.*

Ah, mon dieu !

ADOLPHE ET LES TROIS OFFICIERS *dans le fond.*

AIR : *Bravons, bravons les chaleurs de l'été*

Honneur (*bis*) au jeune colonel
Qui doit un jour nous mener à la gloire !
Tous d'un accord sincère et fraternel,
Nous lui jurons dévoûment éternel.

ELISE *à madame de Gondreville.*

Que leur dire ?

Madame DE GONDREVILLE.

Tout ce qui te viendra à la tête.

ELISE *continue l'air.*

Je suis sensible, enfans de la victoire,
A ces transports, à ces vœux éclatans ;
Ils resteront gravés dans ma mémoire :
De pareils jours on se souvient long-temps.

CHOEUR.

Honneur, honneur, etc.

ADOLPHE.

Mon colonel... nos camarades vous attendent dans la salle à côté... ; mais ces messieurs avaient à vous parler d'affaires importantes qu'on allait expédier, et puisque vous voilà arrivé...

(*Le Quartier-maître s'avance et salue le colonel en portant la main à son shakos ; Elise va pour lui rendre son salut, Madame de Gondreville l'arrête.*)

ELISE, *bas à madame de Gondreville.*

Quel est ce Monsieur là ?

Madame DE GONDREVILLE.

C'est le quartier-maître !

ELISE.

Ah c'est.... *(au quartier-maître qui lui présente un papier.)* Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE QUARTIER-MAITRE.

Mon colonel, ce sont les comptes du régiment.

ELISE, *bas à madame de Gondreville.*

Qu'est-ce qu'il faut dire ?

Madame de GONDREVILLE *de même.*

Dis que c'est bien !...

ELISE.

C'est bon !... Je verrai... nous examinerons ensemble... *(Donnant le papier à madame de Gondreville.)* Tiens, mets cela dans ton sac.

LE QUARTIER-MAITRE.

Nous venons de voir deux soldats du régiment qui se battaient !...

ELISE *vivement.*

Ah mon dieu ! quelqu'un serait-il blessé ?

LE QUARTIER-MAITRE, *froidement.*

Je ne le crois pas ; mais je les ai toujours fait arrêter.

ELISE.

Vous avez très-bien fait... Je ne veux pas qu'on se batte... du tout, entendez-vous : qu'est-ce que c'est donc que cela ?

ADOLPHE.

C'est à juste titre qu'on nous avait vanté la sagesse du colonel... A son arrivée au régiment, son premier soin est de proscrire cette coutume insensée....

ELISE.

Oui, c'est très-vilain : et puis on peut se faire mal...

LE QUARTIER-MAITRE.

Vous ordonnez donc alors qu'ils soient sévèrement punis?...

ELISE.

Du tout... Je ne veux pas qu'on punisse personne !... qu'on leur pardonne, et que cela ne leur arrive plus.

Madame de GONDREVILLE, *bas à Elise.*

Mais, prends donc garde, tu es trop bonne....

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CADET.

CADET.

Ces Messieurs sont servis !

ADOLPHE.

Voilà la meilleure nouvelle ! (*à madame de Gondreville.*) Nous n'osons espérer que madame veuille bien être des nôtres ?...

ELISE.

Pourquoi donc... Je ne veux pas qu'Hortense me quitte?... (*Bas.*) Ne va pas m'abandonner au moins !

ADOLPHE, *à part.*

Allons, décidément il est jaloux!... (*Haut.*) C'est que quelquefois les déjeûners d'officiers sont un peu gais. (*Bas à Élise*) Vous savez... de ces choses qu'une femme ne peut guère entendre.

ELISE, *à part.*

Ah! mon Dieu!...

ADOLPHE.

Mais c'est égal... N'oubliez pas, mon commandant, que c'est à vous de porter tous les toasts, et de nous faire raison.... (*aux autres officiers*) Parbleu, je veux griser le colonel!...

Air de *la Joconde* (arrangé en contredanse).

Allons, messieurs, mettons-nous à table;
Le déjeûner nous attend;
Allons, à ce banquet aimable,
Fêter notre commandant.
Oui, morbleu! du nom militaire
Nous soutiendrons le décorum,

Et gaîment nous allons, j'espère,
Sabler le champagne et le rhum.

Madame de GONDREVILLE, *à part.*

Ah! c'est fait de nous, je le jure.

ÉLISE, *de même.*

Moi qui ne bois que de l'eau pure!

ADOLPHE.

Je le place entre deux flacons,
Et du colonel je réponds.

CHOEUR.

Allons, Messieurs, mettons nous, etc.

(*Adolphe offre la main à madame de Gondreville. Elise tend la main comme pour accepter celle d'un cavalier. Ils entrent tous dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE XIV.

CADET, *seul.*

Vont-ils s'en donner! vont-ils s'en donner!... C'est singulier! Mais ce colonel me fait l'effet d'un luron manqué... et ça m'a l'air d'un militaire comme moi... encore je suis bien sûr que si j'étais à la tête de son régiment, j'aurais une autre tournure... Je me vois, moi, sur un cheval de bataille .. st', st', st', car j'ai toujours aimé la cavalerie... (*Ayant l'air de faire caracoler un cheval.*)

SCÈNE XV.

LE PRÉCÉDENT, GONDREVILLE *tenant une lettre à la main.*

CADET *s'arrêtant.*

Ah mon Dieu! v'la de l'infanterie. C'est ce Monsieur qui depuis une heure avait demandé des chevaux Monsieur, on vous a remis ce paquet que vous avez demandé, adressé à M. Leblanc, poste restante... Il était arrivé d'hier au soir... C'est moi qui avais fait une bêtise.

GONDREVILLE *lisant toujours.*

C'est bien, il n'y a pas grand mal.

CADET.

Quant aux chevaux, vous n'en aurez pas encore.

GONDREVILLE, *froidement.*

C'est bon.

CADET.

Mais en revanche, vous ne risquez rien d'attendre, parce qu'on vient de prendre ceux qui vous étaient destinés.

GONDREVILLE.

Ca m'est égal.

CADET.

Eh bien! avec celui-là il n'y a pas d'agrément; il est toujours content. Vous ne vous mettez donc pas en colère, Monsieur; vous, cependant, qui étiez si pressé?

GONDREVILLE.

Je ne le suis plus. Je reste. (*A part, et montrant la lettre qu'il tient*) Je ne m'attendais pas à un pareil bonheur... Moi, rappelé! nommé colonel au 12e de hussards! ma foi, voilà mon voyage fini; et maintenant je n'irai plus à Paris que pour remercier.. (*A Cadet*) Fais-moi donner à déjeûner; je me sens en état d'y faire honneur.

CADET.

Dame! Monsieur, pour le moment, c'est difficile.

GONDREVILLE.

Ah ça, je vois que mon jeune capitaine avait raison : il n'y a donc rien ici?

CADET.

Au contraire, Monsieur; c'est parce qu'il y a trop. Tout l'état-major du 12e de hussards est là à déjeûner dans la salle à côté; ils célèbrent l'arrivée de leur nouveau colonel.

GONDREVILLE, *à part.*

Comment donc! c'est très aimable à eux, et je vois que mes jeunes officiers sont charmans : mais c'est à moi de les traiter, et je ne souffrirai pas... (*A Cadet.*) Dis-moi, qui est-ce qui paie le déjeûner?

CADET.

Eh bien! c'est le nouveau colonel... M. de Gondreville; et un fameux déjeûner!

M. de GONDREVILLE.

Comment dis-tu? M. de Gondreville!

CADET.

Oui, il est là avec les officiers de son régiment et puis sa femme; une petite femme charmante, des yeux bleus; et ils ont l'air de s'aimer! Il ne l'appelait que sa chère Hortense!

GONDREVILLE.

Hortense!...

CADET.

Et ils arrivent ensemble de Paris, tête-à-tête dans une chaise de poste. C'est-y gentil?...

GONDREVILLE.

Morbleu... (*Se reprenant.*) Allons, contraignons-nous!... Il faut éclaircir ce mystère!... (*A Cadet.*) Va-t-en, et laisse-moi.

CADET.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc... Tenez, voilà le colonel lui-même qui sort de la salle à manger. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

GONDREVILLE *se tenant un peu à l'écart et examinant Élise.* ÉLISE, *l'air un peu étourdi et portant la main à son front.*

ÉLISE.

Ah!... je suis tout étourdie... Ils diront ce qu'ils voudront, je suis sortie de table...; un bruit, un tapage!... Ah! que c'est mauvais du rhum... : il m'en ont pourtant fait prendre presque un demi-verre; et Monsieur Adolphe, qui voulait toujours boire avec moi à la santé de ma sœur, tandis que les autres buvaient à la santé de ma femme!... Et le régiment qui est rangé en bataille et qu'il va falloir passer en revue après le déjeûner... Mon Dieu! comment sortir de là..., les officiers..., le régiment, si je pouvais mettre tout ce monde-là aux arrêts et m'en aller!..

GONDREVILLE *la saluant.*

Monsieur, n'êtes-vous pas le colonel du douzième régiment de hussards?

ÉLISE.

Oui, Monsieur; on le dit.

GONDREVILLE.

M. de Gondreville?

ÉLISE.

Oui, Monsieur.

GONDREVILLE.

Et vous êtes ici avec madame de Gondreville.... avant son mariage mademoiselle Hortense de Lussan?

ÉLISE.

Sans doute, ma meilleure amie, et ma femme. Est-ce que vous la connaissez?

GONDREVILLE, *froidement.*

Oui, beaucoup.

ÉLISE.

Oh! que c'est heureux! voilà au moins quelqu'un de raisonnable, et avec qui l'on peut s'entendre.

GONDREVILLE.

Le rôle que vous jouez ici doit vous faire comprendre ce que je viens vous demander.... Monsieur peut choisir de l'épée ou du pistolet.

ÉLISE.

Comment! le pistolet?

GONDREVILLE.

Je vois que Monsieur préfère le sabre.... Eh bien! va pour le sabre.... Au fait, c'est notre arme.

ÉLISE.

Ah ça! Monsieur, que signifie?

GONDREVILLE.

Oh! point de bruit, point d'explication; je n'aime pas le scandale : dans dix minutes je suis à vous. Je ne connais ici personne, et vous ferez bien de prendre un second.

AIR : *Fils imprudent! époux rebelle!*

Sans adieu! l'honneur vous appelle;
Un colonel doit en suivre la loi.
Au rendez-vous soyez fidèle :
Vous m'y verrez, et mon sabre avec moi.

ÉLISE.

Ah! rien n'égale mon effroi!

GONDREVILLE.

Oui, ses atteintes sont certaines :
Ce fer a su venger jadis
Les injures de mon pays;
Il saura bien venger les miennes! (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

ÉLISE, *seule.*

Ah ça! qu'est-ce qu'ils ont donc tous?... c'est un sort attaché à cet uniforme! Un duel à présent.... Avec ça, ce grand Monsieur n'est pas de mon régiment.... Je ne peux pas le faire mettre aux arrêts.... Ah! c'est fini! je suis tout a fait dégoûtée du service....

SCÈNE XVIII.

ÉLISE, ADOLPHE *la serviette à la main.*

ADOLPHE.

Dites-moi donc, colonel, pourquoi nous avez vous si brusquement quittés?

ÉLISE.

Ah! c'est vous, M. Adolphe.... Imaginez-vous qu'un Monsieur que je ne connais pas vient de me chercher querelle....

ADOLPHE *se frottant les mains.*

A merveille!... J'avais idée que la journée serait bonne. Et que vous a-t-il dit?

ÉLISE.

Je ne sais; il m'a parlé d'Hortense, de duel, de second....

ADOLPHE *vivement.*

De second! Je suis le plus heureux des hommes!

ÉLISE.

Eh bien! qu'a-t-il donc? Le voilà enchanté à présent!..

ADOLPHE, *avec joie.*

Il vous faut un second : c'est moi, moi qui vous en servirai.... Concevez toute ma joie; me battre pour le frère de celle que j'aime!.... Songez-y donc, colonel; j'acquiers des droits à son estime, à sa reconnaissance; peut-être même à son amour!

Air de M. Blanchard.

Ah! cette idée et m'anime et m'enchante;
De cet instant je bénis la douceur
Et le moyen que le sort me présente
Pour mériter la main de votre sœur.
Fier désormais d'une cause si belle,
Je peux braver tous les coups du destin :
Ou l'épouser; ou bien mourir pour elle;
Des deux côtés mon bonheur est certain.

ÉLISE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! le pauvre jeune homme ! (*Haut.*) Et moi, Monsieur, je ne veux pas que vous vous battiez.... je ne veux pas que vous soyez tué.... Adolphe, je vous en prie ne me faites pas ce chagrin là.... et s'il est vrai, Monsieur, que vous m'aimiez, vous ne vous battrez pas.... n'est il pas vrai? Mais voyez un peu quelle idée! exposer sa vie sans raison....

ADOLPHE.

Sans raison!... et où trouverai-je jamais une plus belle occasion! Allons, partons... Quelle est l'heure et le lieu du combat? quelles sont vos armes?

ÉLISE.

Que sais-je! je crois qu'il a parlé de sabre.

ADOLPHE. *courant à la boîte qui est restée sur la table.*

Prenez plutôt le pistolet, j'en ai d'excellens, double détente ; tenez, colonel, si vous voulez essayer... (*Les lui présentant par le canon.*)

ÉLISE *effrayée.*

Ah mon Dieu ! non..., non... ; éloignez-vous..., je n'aime pas cela...

ADOLPHE.

Qu'est-ce qu'il a donc le colonel? il est d'une prudence... Parbleu! ne craignez rien, ils ne sont pas chargés... (*Il en tire un, le coup part.*) Ils l'étaient, mais c'est égal.

ÉLISE *tombant dans un fauteil.*

Ah !

ADOLPHE.

Eh bien, le colonel qui se trouve mal... Au secours ! au secours !... (*Tirant l'autre pistolet en l'air, comme pour appeler.*) Arrivez donc!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, Madame de GONDREVILLE, TOUS LES OFFICIERS, CADET.

Madame de GONDREVILLE.

Qu'y a-t-il donc ?

ADOLPHE.

J'en suis encore tout étonné; c'est le colonel qui vient de s'évanouir !

Madame de GONDREVILLE.

Grands Dieux ! si j'avais seulement mon flacon, ou le

sien. *A Cadet.* Un grand carton sur mon secrétaire... Ce ne sera rien, en lui faisant respirer des sels...

ADOLPHE *faisant le geste d'ouvrir le dolman du colonel.*

Ou plutôt en donnant un peu d'air! (*Cadet entre dans l'appartement à droite, et rapporte un carton; madame de Gondreville jette de côté des dentelles et des fichus pour prendre le flacon.*)

Madame de GONDREVILLE.

La connaissance lui revient. Eh bien! comment te trouves-tu?... *Dans ce moment M. de Gondreville sort de son appartement, son sabre sous le bras; il s'arrête en voyant tout le monde groupé autour d'Elise.*

ÉLISE.

Beaucoup mieux! Je t'assure que ce ne sera rien; c'est Monsieur Adolphe qui m'a fait une frayeur... (*Apercevant les ajustemens qui sont par terre.*) Ah, mon Dieu! mes blondes, mon petit cachemire!

GONDREVILLE *s'avançant.*

Le cachemire du colonel!

Madame de GONDREVILLE *l'apercevant.*

Ciel! mon mari!

TOUS.

Son mari!

Madame de GONDREVILLE.

Élise, ma chère Élise, nous sommes sauvées, c'est mon mari!

GONDREVILLE.

Comment! ce serait Élise de Lussan, dont tu me parlais dans toutes tes lettres?...

ADOLPHE.

Mademoiselle de Lussan, ah! malheureux, qu'ai-je fait? moi qui voulais conquérir son estime, je commence par griser celle que j'aime, par la faire battre... Ah, mademoiselle! je suis indigne de pardon; mais si vous saviez dans quelle intention!...

GONDREVILLE *à Élise.* (*Pendant la tirade précédente Madame de Grondreville a eu l'air d'expliquer à voix basse à son mari ce qui vient d'arriver.*)

Air de *la Sentinelle.*

Je l'avoûrai, d'un guerrier tel que vous
C'est à regret que je prive l'armée:
Pour d'autres soins, pour des succès plus doux,

Songez-y bien, l'amour vous a formée.
Ce fer qui pèse à votre bras,
Pour vaincre est moins sûr que vos charmes.
Quittez l'appareil des combats ;
Qu'avez-vous besoin de soldats ?
Tout le monde vous rend les armes.

CADET.

A propos de cela, j'oubliais la carte... Il se trouve que Mademoiselle redoit...

ADOLPHE.

Allons encore ! Tais-toi donc.

CADET.

Je vous dis qu'elle redoit huit louis !

GONDREVILLE.

Je me charge de la dette de ces dames et prie ces Messieurs de vouloir bien accepter, pour ce soir, le dîner que leur offre leur véritable colonel !

ADOLPHE.

Ah ! mon colonel ! (*à madame de Gondreville.*) Ah madame ! si vous ne parlez pas en ma faveur, je suis un homme perdu ! (*à Elise.*) Serai-je aujourd'hui le seul malheureux ?

ELISE.

Quoi ! Monsieur, vous osez encore, après la conversation que nous avons eue !...

ADOLPHE.

Je m'étais fait mauvais sujet pour vous plaire (*Montrant M. de Gondreville.*) Je croyais parler à Monsieur. (*Se reprenant.*) Mais la vérité pure...

ELISE.

Est que vous êtes querelleur, mauvaise tête, que vous aimez le vin, les dames.

ADOLPHE.

Ça, ce n'est pas ma faute ! c'est celle de l'habit ! et vous l'avez bien vu par vous-même. Il n'y a pas une demi-heure que vous le portez, et vous avez déjà sur la conscience du champagne, un duel et des dettes !...

ELISE.

Le fait est que j'aurais mauvaise grâce à me montrer trop sévère. (*à Gondreville.*) Colonel, j'abdique, (*à Adolphe.*) et si malgré la perte de mon rang...

ADOLPHE.

Vous conserverez toujours sur moi le même empire.

Soumis à la discipline conjugale on ne me verra jamais passer sous d'autres drapeaux, et vous serez toujours ma femme, mon guide et mon colonel.

VAUDEVILLE.

Air nouveau.

GONDREVILLE.

Ne craignez point l'austérité sauvage
D'un commandant qui fuit les doux loisirs ;
Mêmes dangers seront notre partage,
Partageons les mêmes plaisirs.
Contre l'État si l'ennemi conspire,
Les fatigues auront leur tour ;
En attendant, aimer, chanter et rire,
Voilà, Messieurs, l'ordre du jour.

Madame de GONDREVILLE.

Lorsqu'un amant qui porte l'épaulette
A la beauté se voit uni,
Telle est la consigne secrète
De Madame et de son mari.
Lui, dans les camps, où l'honneur le réclame,
Doit commander ; mais en retour,
Dans son ménage, c'est Madame
Qui doit donner l'ordre du jour.

ADOLPHE.

Dans les périls déployer sa vaillance,
Dans le succès sa générosité ;
Dans le malheur conserver sa constance,
Et dans tous les temps sa gaîté :
Fuir l'amour pour aller combattre,
Des combats voler à l'amour,
C'était l'usage au temps de Henri-Quatre,
Et c'est encor l'ordre du jour.

ÉLISE *au public.*

Pour solliciter l'indulgence,
De nos auteurs je suis le député,
Ils comptent sur mon éloquence,
Je compte sur votre bonté :
Mais si notre attente est frivole,
Si la critique, orateur à son tour,
Veut contre nous demander la parole,
Nous demandons l'ordre du jour.

FIN.

IMPRIMERIE DE P. DUPONT.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF
12668